

## Études littéraires africaines

# *Rouge impératrice* de Léonora Miano : invitation et convocation des « métaphores du futur »

Mélissa Buecher-Nelson



Numéro 54, 2022

Futurs africains : utopies et dystopies

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1098489ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1098489ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Buecher-Nelson, M. (2022). *Rouge impératrice* de Léonora Miano : invitation et convocation des « métaphores du futur ». *Études littéraires africaines*, (54), 107–119. <https://doi.org/10.7202/1098489ar>

Résumé de l'article

Certaines « métaphores du futur », expression tirée de l'essai *Afrotopia* de Felwine Sarr, surgissent du récit d'anticipation de Léonora Miano, *Rouge impératrice*, et mettent en avant un continent africain au futur pacifié, bénéficiant d'une économie stable et florissante. Cependant, cette vision plutôt positive du futur africain fait naître certaines controverses. Par l'intermédiaire d'un rapprochement entre l'essai de Felwine Sarr et le roman de Léonora Miano, cet article examine en quoi *Rouge impératrice* oscille entre l'utopie et son opposé, la dystopie. Il souligne également les réflexions fécondes (les fameuses « métaphores du futur ») qui jaillissent des projections dans des mondes alternatifs et qui tentent de montrer une voie dépassant la dichotomie traditionnelle entre utopie et dystopie.

## **ROUGE IMPÉRATRICE DE LÉONORA MIANO : INVITATION ET CONVOCATION DES « MÉTAPHORES DU FUTUR »**

### **Résumé**

Certaines « métaphores du futur », expression tirée de l'essai *Afrotopia* de Felwine Sarr, surgissent du récit d'anticipation de Léonora Miano, *Rouge impératrice*, et mettent en avant un continent africain au futur pacifié, bénéficiant d'une économie stable et florissante. Cependant, cette vision plutôt positive du futur africain fait naître certaines controverses. Par l'intermédiaire d'un rapprochement entre l'essai de Felwine Sarr et le roman de Léonora Miano, cet article examine en quoi *Rouge impératrice* oscille entre l'utopie et son opposé, la dystopie. Il souligne également les réflexions fécondes (les fameuses « métaphores du futur ») qui jaillissent des projections dans des mondes alternatifs et qui tentent de montrer une voie dépassant la dichotomie traditionnelle entre utopie et dystopie.

Mots-clefs : utopie – dystopie – Léonora Miano – Afrotopos – Felwine Sarr.

### **Abstract**

Some « metaphors of the future », an expression taken from Felwine Sarr's essay *Afrotopia*, emerge from Léonora Miano's story of anticipation, *Red Empress*, and highlight an African continent with a pacified future, enjoying a stable and flourishing economy. However, this rather positive vision of the African future gives rise to some controversy. Through a comparison between Felwine Sarr's essay and Léonora Miano's novel, this article examines how *Red Empress* oscillates between utopia and its opposite, dystopia. It also emphasizes the fruitful reflections (the famous « metaphors of the future ») that spring from projections into alternative worlds and attempt to show a way beyond the traditional dichotomy between utopia and dystopia.

Keywords : utopia – dystopia – Léonora Miano – Afrotopos – Felwine Sarr.

*Rouge impératrice* s'ouvre sur plusieurs épigraphes, dont l'une reprend les mots de Toni Morrison : « *As you enter positions of trust and power, dream a little before you think* »<sup>1</sup>. Dans ce miroir du prince contemporain, le rêve semble ainsi être un préalable nécessaire à la pensée, une étape indispensable avant d'exercer le pouvoir et de reconnaître ses responsabilités. Plus qu'un simple premier pas, le rêve est aussi l'aboutissement de longues années de combat contre l'histoire traumatisante de la colonialité et contre une certaine tendance afropessimiste. Il constitue une nouvelle porte qui s'ouvre sur notre actualité et sur toutes les possibilités enfouies dans des domaines tels que la culture et la tradition, mais aussi la modernité elle-même. En ce sens, nous pouvons envisager le roman de Léonora Miano *comme un rêve*, c'est-à-dire comme un paysage imaginaire nécessaire à l'édification politique du futur de la planète. Le récit débute en 2124 à Katiopa, une alliance regroupant plusieurs pays d'Afrique. Le monde tel que nous le connaissons aujourd'hui semble être « renversé »<sup>2</sup> : en effet, l'Occident n'est plus une grande puissance et Katiopa n'est pas un pays émergent, mais un espace pacifié, bénéficiant d'une économie prospère. Cette inversion des rôles permet de faire émerger une histoire alternative dans le futur. Il semble dès lors essentiel de déterminer en quoi l'utopie proposée par Léonora Miano serait en mesure de proposer de nouvelles façons de (re)penser l'avenir de l'Afrique : comme le note Peter Kuon, « [l']utopie littéraire est [...] un genre complexe [...] qui, sous l'influence de son *habitat*, de son milieu, de son époque, change de forme et de sens comme un caméléon »<sup>3</sup>.

Pour examiner le cas singulier du Katiopa, nous nous appuyerons sur l'essai de Felwine Sarr, *Afrotopia*, publié en 2016 : comparse de Léonora Miano à l'occasion des assises annuelles des Ateliers de la pensée, tenus à Dakar depuis 2016, l'auteur y invite son lecteur à cultiver les « métaphores du futur »<sup>4</sup>. Son approche, en tant qu'économiste et acteur dynamique de la scène intellectuelle africaine contemporaine, nous permettra d'éclairer les possibilités offertes par le genre de l'utopie pour changer le présent des Africains du continent et de la diaspora. Nous verrons ainsi comment *Rouge impératrice* présente toutes les qualités d'une utopie « afrotopique » active, programme d'ailleurs revendiqué par son auteure à l'occa-

---

<sup>1</sup> MIANO (Léonora), *Rouge impératrice*. Paris : Pocket, 2020, 648 p. ; p. 7 ; désormais abrégé en *RI*.

<sup>2</sup> Nous empruntons cette expression à : MANGEON (Anthony), *L'Afrique au futur : le renversement des mondes*. Paris : Hermann, coll. Fictions pensantes : essais, 2022, 286 p.

<sup>3</sup> KUON (Peter), « Brève histoire de l'utopie littéraire », in : KUON (P.), PEYLET (Gérard), dir., *L'Utopie entre eutopie et dystopie : en hommage à Claude-Gilbert Dubois* [en ligne]. Pessac : Presses universitaires de Bordeaux, coll. Eidolon, n°110, 2014, 232 p. ; p. 11-29 ; l'auteur souligne.

<sup>4</sup> SARR (Felwine), *Afrotopia*. Paris : Philippe Rey, 2016, 154 p. ; p. 111.

sion des Ateliers de la pensée <sup>5</sup>. Pourtant, ce texte est aussi marqué par l'évocation de dangers et par de sombres prédictions, en rupture avec le registre utopique : c'est cette mise en péril du rêve utopique que nous examinerons dans un deuxième temps, avant d'étudier comment *Rouge impératrice* tente de dépasser la dichotomie utopie / dystopie.

## Afrotopia, l'utopie active

Dans son article « En dialogue avec les utopies Africana » <sup>6</sup>, la géographe et anthropologue Christine Chivallon s'interroge sur l'existence d'un lien entre les philosophies utopiques et les « pensées Africana », ce dernier terme étant compris comme

englobant les productions de la pensée intellectuelle, artistique, culturelle, qui prennent deux directions convergentes ou simultanées, d'une part la critique du savoir occidental, et d'autre part la désignation d'un lieu possible pour créer une philosophie nouvelle et/ou revenir à une philosophie plus ancienne, le point focal restant l'Afrique <sup>7</sup>.

La critique commence par dresser un état des lieux de la notion d'afrocentricité, qu'elle date de 1980 et qui a enclenché, selon elle, une révolution des mentalités à propos des notions de postmodernité et d'études postcoloniales. L'afrocentrisme s'oppose en effet aux concepts anthropocentriques et eurocentriques européens, qui présentent obstinément « le vieux continent » comme le berceau de la culture et comme un acteur voué à rester géopolitiquement dominant. Ensuite, en choisissant de définir l'utopie « comme le déploiement sans lieu d'un contre-pouvoir » <sup>8</sup>, Christine Chivallon souligne un paradoxe. Si l'utopie n'a pas de lieu, comme son origine étymologique l'indique, est-il possible d'utiliser la définition classique du genre pour étudier un texte afrotopique ? L'Afrotopos semble entrer en conflit avec l'utopie dans son essence même. L'essai que Felwine Sarr intitule *Afrotopia* semble permettre de résoudre ce paradoxe. Sarr y définit en effet l'Afrotopos de la manière suivante :

L'Afrotopos est ce lieu autre de l'Afrique dont il faut hâter la venue, car réalisant ses potentialités heureuses. Fonder une utopie, ce n'est point se laisser aller à une douce rêverie, mais penser des espaces du réel à faire advenir par la pensée et l'action ; c'est en repérer les signes et les germes dans le temps présent, afin de les nourrir. L'Afrotopia est une utopie

---

<sup>5</sup> MIANO (Léonora), « De quoi Afrique est-il le nom ? », in : MBEMBE (Achille), SARR (Felwine), dir., *Écrire l'Afrique-Monde*. Paris : Philippe Rey ; Dakar : Jimsaan, 2017, 396 p. ; p. 99-116.

<sup>6</sup> CHIVALLON (Christine), « En dialogue avec les utopies Africana », *Tumultes*, n°52 (*Afrocentricités. Histoire, philosophie et pratiques sociales*), 2019/1, p. 127-145.

<sup>7</sup> CHIVALLON (Ch.), « En dialogue avec les utopies Africana », *art. cit.*, p. 131.

<sup>8</sup> CHIVALLON (Ch.), « En dialogue avec les utopies Africana », *art. cit.*, p. 134.

active qui se donne pour tâche de débusquer dans le réel africain les vastes espaces du possible et les féconder <sup>9</sup>.

La notion de rêve qui ouvre le roman de Léonora Miano se trouve ici reprise et approfondie. Il est impératif de présenter autre chose qu'une douce chimère et de montrer un projet réalisable. L'adjectif « active » associé au concept d'utopie nous fait comprendre un sous-entendu de l'auteur : l'Afrotopia n'est ni un caprice ni une hallucination. L'usage de la majuscule est là pour signaler son importance, mais aussi sa réalité : il ne s'agit pas seulement de transformer un adjectif en concept, mais bien d'inventer un nom de lieu, comme l'indiquent les utilisations récurrentes de métaphores spatiales. L'Afrotopia se fonde sur des « germes » de projets actifs dans notre présent, qui n'attendent que d'être cultivés. En soulignant qu'il s'agit d'un « lieu *autre* », Felwine Sarr reprend également l'une des définitions centrales de l'utopie, conçue comme un territoire qui n'existe pas ou, pour reprendre la formule de Paul Ricoeur, « un ailleurs qui est un nulle part » <sup>10</sup>. Après avoir pointé l'apparent paradoxe d'une utopie afrotopique, Christine Chivallon se concentre sur la décolonisation des savoirs, plus précisément sur le rééquilibrage des centres épistémiques par la désobéissance. De cette action naîtraient un nouvel état des lieux du passé et de nouveaux espaces de pensées. La chercheuse conclut enfin par une étude de la mémoire, visant à expliquer les tenants et les aboutissants du combat pour l'émancipation du continent africain. Ce combat serait nécessaire pour activer les possibles épistémiques en Afrique et pour résister à l'ordre hégémonique hérité du passé colonial. La mémoire représenterait alors un grand potentiel pour une utopie située dans le futur, en paix avec son passé, où les blessures anciennes ne seraient plus sources d'aigreurs ni de rancœurs.

En combinant ces deux couples de notions (afrocentricité et utopie, décolonisation des savoirs et mémoire), Christine Chivallon nous livre de nombreux outils pour mieux comprendre certains des enjeux du futur de l'Afrique, mais aussi du futur des Occidentaux. En effet, même si l'Afrotopos peut nous sembler éloigné, il est constitué d'une violence coloniale originelle qui implique la mémoire et la responsabilité européennes. Dans *Rouge impératrice*, l'Afrique sert ainsi de figure utopique dans le but d'expérimenter de nouveaux rapports au pouvoir : les personnages principaux, Boyadishi et Ilunga, se trouvent en effet à la tête du pays et contraints à prendre d'importantes décisions politiques. L'inversion des rôles entre dominant et dominé qui intervient dans cet espace utopique et afrotopique contribue à l'affirmation d'une idéologie ainsi qu'à la promotion de nouvelles pratiques et institutions. On pourrait ainsi avancer que l'utopie *Rouge impératrice* et l'essai *Afrotopia* travaillent en parallèle à la configuration d'un possible futur, recourant aux outils complémentaires que sont

<sup>9</sup> SARR (F.), *Afrotopia*, *op. cit.*, p. 14.

<sup>10</sup> RICŒUR (Paul), « L'idéologie et l'utopie : deux expressions de l'imaginaire social », *Autres temps : les cahiers du christianisme social*, n°2, 1984, p. 53-64 ; p. 60.

la reconstruction des récits sur l'Afrique (mémoire) et la production de nouvelles *épistémai* (décolonisation des savoirs). Felwine Sarr et Léonora Miano affirment tous deux leur conviction que l'Afrique dispose de toutes les ressources pour entrer dans « l'aventure » utopique et afrotopique. Selon l'économiste, grâce à sa singularité et à sa vision du monde, le continent serait capable d'ouvrir des possibles infinis :

Une profonde mutation culturelle est en cours sur le continent africain. L'Afrique peut devenir un continent-laboratoire et réinventer dans ses espaces l'économie, le politique et le culturel. Elle dispose de tous les atouts pour cette réinvention : la jeunesse, l'espace, les ressources, et le fait qu'elle n'est pas totalement engagée dans l'aventure industrielle du xx<sup>e</sup> siècle. Elle peut donc procéder différemment et proposer un équilibre différent entre les ordres économique, écologique, politique et culturel. En dégagant de nouveaux horizons d'attente, elle pourrait ouvrir ses espaces du possible à des univers infinis <sup>11</sup>.

L'image du « laboratoire » paraît ici hautement significative, désignant un espace de travail et d'innovation qui fonctionne grâce à des agencements spécifiques et à des dispositifs expérimentaux. Des rôles y sont distribués : il y a d'un côté des objets de recherche, et de l'autre côté se trouvent les sujets, les laborantins. Il est possible d'y expérimenter des formules ou, en d'autres termes, des savoirs alternatifs. L'une de ces expérimentations serait par exemple la sortie de la course à la croissance et au profit, course qui est encouragée par le modèle capitaliste occidental. L'Afrique pourrait proposer sa propre vision du monde, appuyée sur des projets locaux et individuels, pour répondre aux défis climatiques par exemple. Mais surtout, il faut des projets collectifs pour unir ces forces, notamment celle de la jeunesse, qui dispose sur le continent d'un important poids démographique. Parler d'utopie africaine revient à avancer que ces générations nouvelles seront en mesure de trouver des voies pour employer les ressources du continent et permettre ainsi d'explorer des alternatives. Si le projet de Felwine Sarr peut à ce titre paraître « utopique », voire peut-être illusoire, la fiction de Léonora Miano répond à cet appel : selon le modèle mis en œuvre dans son roman, l'Afrique n'attendrait que l'éveil de ses acteurs pour montrer un chemin alternatif. Ou plutôt, en développant la métaphore de Felwine Sarr, l'Afrique n'attendrait que l'éveil de ses laborantins. Cet essor est non seulement annoncé, mais aussi relaté dans le roman de Léonora Miano, où les personnages précisent que « le Katiopa unifié n'était pas seulement un territoire, il était une vision » (*RI*, p. 94), née lors de la « Première Chimurenga » au cours des premières décennies du XXI<sup>e</sup> siècle et développée ensuite dans cet espace imaginaire « en activité ». Le futur est malléable, tout peut encore s'y passer, tout peut encore

---

<sup>11</sup> SARR (F.), « Rouvrir les futurs », in : MBEMBE (A.), SARR (F.), dir., *Politique des temps : imaginer les devenirs africains*. Paris : Philippe Rey ; Dakar : Jimsaan, 2019, 398 p. ; p. 177-187 ; p. 186.

s'élever ou s'écrouler, s'associer ou s'opposer, tout est ouvert aux négociations :

Savoir quelle était cette terre de Katiopa, ce qui justifiait que, d'une telle immensité, d'une telle multiplicité, on veuille faire une entité et comment procéder. Ce serait la plus belle forme de régénération. Les différences constituant Katiopa devaient être pensées ensemble pour en consolider les forces, faire exister le Continent comme une puissance souveraine (*RI*, p. 83).

La multiplicité et l'avenir indéfini de Katiopa sont en mesure de proposer un potentiel positif contre l'uniformisation et la téléologie occidentales. Plus encore, le roman de Léonora Miano pourrait être lu comme une sorte de manuel qui indiquerait des passerelles entre l'imaginaire (Katiopa en 2124) et le réel (l'Afrique de nos jours). Pour répondre aux déchirements identitaires et aux aspirations du continent africain d'aujourd'hui, *Rouge impératrice* propose en effet plusieurs chemins, ce que Miguel Abensour désigne par le terme de « brèches »<sup>12</sup>. L'image de la brèche est intéressante pour illustrer ce que peut être une « alternative » au modèle hégémonique. Au lieu d'une ligne droite qui représenterait un « destin tracé d'avance » et apparemment sans encombre, les « brèches » seraient là pour faire coexister cette ligne avec d'autres univers et projets de société<sup>13</sup>. L'une de ces brèches serait la réinvention de la présence au monde, qui passerait par une conception spirituelle à la fois personnelle et collective, inspirée par les rites et les spiritualités ancestrales. Ainsi les Ateliers de la pensée de Dakar de 2022 étaient-ils consacrés aux « Cosmologies du lien et formes de vie », gage de l'attention portée au domaine de l'immatériel. Ces passerelles entre le présent et le futur sont caractéristiques de la forme de l'utopie qui, comme le souligne Peter Kuon dans la citation donnée ci-dessus, s'adapte à son *habitat* et à son époque.

Pour reprendre les propos de Miguel Abensour, l'utopie ne cherche pas essentiellement à esquisser une société heureuse qui s'approcherait de la perfection, mais elle s'engage à se détacher du réel pour en faire voir une version alternative<sup>14</sup>. Dans le cas qui nous occupe, cette vision nouvelle est élaborée non pas par ce que l'on a longtemps désigné comme le centre, mais par les périphéries, non par la dominance hégémonique, mais par les pensées liminaires, décentrées. En d'autres termes, l'alternative émane de la remise en question du réel imposé, de son déplacement ou, dans les termes d'Anthony Mangeon, de son « renversement ». Selon Miguel Abensour, « [d]e par le déplacement du réel, l'utopie entreprend de dépass-

<sup>12</sup> DAYAN-HERZBRUN (Sonia), KUPIEC (Anne), MURARD (Numa), « L'homme est un animal utopique : entretien avec Miguel Abensour », *Mouvements*, n°45-46, 2006/3-4, p. 71-86 ; p. 85.

<sup>13</sup> DAYAN-HERZBRUN (S.), KUPIEC (A.), MURARD (N.), « L'homme est un animal utopique... », *art. cit.*, p. 86.

<sup>14</sup> DAYAN-HERZBRUN (S.), KUPIEC (A.), MURARD (N.), « L'homme est un animal utopique... », *art. cit.*, p. 85.

ser le soi-disant indépassable et se donne ainsi les moyens d'apercevoir d'autres horizons qui tout à coup relativisent nos horizons qui s'étaient absolutisés, au nom de l'indépassable du réel »<sup>15</sup>. De fait, les frontières du réel s'effacent dans l'imaginaire, justement parce que le réel ne permet pas (encore) de réaliser les alternatives souhaitées. Dans cette perspective, le Katiopa imaginé par Léonora Miano constitue bel et bien un aboutissement possible des efforts panafricains et afrofuturistes déployés depuis les années 1980.

## Rupture du rêve utopique

D'après Ariel Kyrou, l'utopie ne peut exister sans son contraire, la dystopie. Le chercheur explicite son propos grâce à une image éloquentes :

Sous le soleil utopique des mondes de science-fiction se cache donc l'ombre de la dystopie. Car celle-ci n'est pas le contraire de l'utopie, mais son miroir en négatif [...] Aucune utopie ne vit autrement qu'en tension face à son ombre dystopique<sup>16</sup>.

Par cette métaphore de l'ombre et de la lumière, ou du jour et de la nuit, nous comprenons qu'Ariel Kyrou cherche tout d'abord à définir l'utopie grâce à un système d'oppositions. Il est vrai que la tension entre « l'utopie active », illustrée par le Katiopa, et les dangers que celui-ci affronte, apporte des nuances à un récit à première vue « trop beau pour être vrai ». En nous penchant un peu plus sur les personnages, sur le détail des épreuves auxquelles ils sont confrontés et sur le contexte géopolitique de l'époque décrite par l'écrivaine, nous comprenons qu'il s'agit de tout, sauf d'un monde parfait. S'il est clair que *Rouge impératrice* n'est pas une dystopie, puisque le roman présente une vision globalement positive du futur de l'Afrique, cela n'empêche pas l'écrivaine de nuancer le tableau et de mettre en garde son lecteur contre des risques déjà perceptibles dans le réel que nous expérimentons aujourd'hui.

La première difficulté que rencontre l'Alliance sur le Continent<sup>17</sup> semble être le refus de certains pays, notamment les territoires de l'Est, dont les frontières et descriptions semblent correspondre à l'Éthiopie de nos jours (*RI*, p. 88-89), de se joindre à Katiopa. Dans les premières pages, Ilunga, chef de l'État, revient ainsi sur les débuts de l'Alliance, et notamment sur les difficultés rencontrées lors du renversement de la Fédération,

<sup>15</sup> DAYAN-HERZBRUN (S.), KUPIEC (A.), MURARD (N.), « L'homme est un animal utopique... », *art. cit.*, p. 85.

<sup>16</sup> KYROU (Ariel), « La science-fiction dans les paradoxes de l'utopie », *Les Grands Dossiers des sciences humaines*, hors-série n°10 (3 000 ans de rêves pour changer le monde : utopies), 2021, p. 74-77.

<sup>17</sup> Léonora Miano utilise systématiquement la majuscule pour désigner le continent africain.



ainsi que sur les objectifs qui restent à atteindre. L'un d'eux est « le ralliement de tous » (*RI*, p. 21), présenté comme nécessaire « à l'épanouissement de Katiopa ». « La question », précise aussitôt le souverain, n'est « pas matérielle, le Continent n'[a] besoin de personne sur ce chapitre », mais bien d'ordre spirituel (*RI*, p. 21). Ajoutons que ce problème de cohésion se pose à l'échelle continentale mais surtout au sein même de la société katiopienne, où certains groupes se maintiennent à l'écart. Les Sinistrés, autrement dit les Européens immigrés au Katiopa, sont ainsi présentés à plusieurs reprises comme une menace pour l'élévation du Continent. Ce péril proviendrait surtout de la conception que les Fulasi (comprendons les Français) ont de leurs relations avec les autres hommes. Avant leur émigration au Katiopa, la cause principale de l'exode des Sinistrés venait d'un mode de fonctionnement capitaliste : Ilunga compare ainsi la globalisation à « un monstre aux mille appellations » (*RI*, p. 19) ayant détruit toutes les valeurs civilisationnelles dont ces peuples se disaient les garants. L'exemple le plus flagrant de cette déchéance est le lancement de la bombe nucléaire par Chosŏn (soit la Corée du Nord) sur le territoire étatsunien. Les Fulasi représentent par ailleurs une menace pour le Katiopa, dans la mesure où ils ne vont pas de l'avant, mais mènent une « existence commémorative », alourdie de « ruminations » (*RI*, p. 19). Tel un animal ruminant, le Fulasi mâche, digère puis remâche ce qui a gangréné sa civilisation ; il reste figé dans le passé et ne souhaite pas se mélanger à la population katiopienne, qui a quant à elle accepté depuis longtemps les blessures issues de sa propre histoire. Que faire face à de tels opposants au projet d'unification du Continent ? Contre l'avis d'expulsion initialement envisagé, le Conseil décide qu'il est essentiel d'accepter les Sinistrés et de les reconnaître comme des semblables, afin de garder intactes les valeurs katiopiennes (*RI*, p. 25-26). Il convient de rappeler ici que l'exode des Sinistrés remonte à plusieurs générations et que la plupart des Fulasi présents sur le Continent y sont donc nés. Décider de les expulser reviendrait à les priver de leur droit du sol, ce qui nous rappelle les débats actuels sur la régulation des migrations en Europe : Léonora Miano va ainsi jusqu'à adapter, sans le dire explicitement, la formule de Jean-Marie Le Pen : « La France, aimez-la ou quittez-la », reprise ensuite par Philippe de Villiers et Nicolas Sarkozy <sup>18</sup>.

La deuxième difficulté concerne un groupe minoritaire katiopien qui se détache délibérément de la majorité et se fait appeler « les Gens de Benkos ». Ces derniers se définissent comme des pacifistes ; ils prônent « le renoncement au pouvoir et au mercantilisme » (*RI*, p. 92) et vivent complètement à l'écart du reste de la population, suscitant la méfiance d'Ilunga. D'un côté, il ne les considère pas comme une menace sérieuse pour les plans politiques de l'Alliance, mais, d'un autre, il est en total désaccord avec leurs revendications. Ces contestataires se rapprochent en outre des Sinistrés, ce qui renforce les suspicions à leur encontre : « les

<sup>18</sup> Voir à ce sujet : MANGEON (A.), *L'Afrique au futur...*, op. cit., p. 164.

Sinistrés ne s'exposaient pas au mélange sans une idée derrière la tête. [...] Enfin, il n'était jamais bon que deux problèmes mineurs s'unissent pour en former un plus conséquent » (*RI*, p. 101-102).

Le lecteur découvrira plus tard le revers de l'utopie, lorsqu'Ilunga avouera que son *kalala* (ou responsable de la sécurité intérieure et chef d'état-major) a froidement exécuté plusieurs agitateurs des Gens de Benkos (*RI*, p. 91-92). L'exercice d'un pouvoir fort semble certes être un préalable nécessaire à l'indépendance financière et politique de Katiopa par rapport aux puissances étrangères, qui n'hésiteraient pas un seul instant à monopoliser les « ressources du Continent », comme ses terres arables (*RI*, p. 92), mais cet argument ne justifie pas tout. En l'occurrence, ces assassinats ont délibérément été commandités afin de supprimer ceux qui ne penseraient pas comme le gouvernement en place. L'Alliance commet donc des actes immoraux, qui poussent le lecteur à réfléchir au sens du pouvoir et à la légitimation de la violence. En tant que responsable de la Sécurité intérieure de Katiopa, Igazi, le *kalala*, est soit l'auteur direct, soit le commanditaire des rapports que lit Ilunga. L'avis d'Igazi au sujet des Sinistrés et des Gens de Benkos est exprimé clairement tout au long du roman : selon lui, il faut supprimer ceux qui constituent une menace trop importante et expulser les autres du Continent. Ce personnage contribue donc à remettre en cause, aux yeux du lecteur, la fiabilité du gouvernement katiopien et à introduire une ombre menaçante dans l'utopie. En rédigeant un tel rapport, la Sécurité intérieure provoque à tout le moins une rupture. Deux camps se forment en effet : ceux qui, comme Boyadishi, la compagne d'Ilunga, plaident en faveur de l'intégration des Fulasi au sein de la population katiopienne, en leur accordant un permis de travail par exemple, et ceux qui, comme Igazi, préconisent l'expulsion sans condition ni dérogation de tous les Sinistrés.

En sus de ces problèmes de politique intérieure, il est fait plusieurs fois mention de désastres écologiques, qui seraient à l'origine de nombreux phénomènes migratoires. Une multitude d'individus est ainsi déterminée à migrer pour le Katiopa, qui semble miraculeusement épargné par les changements climatiques (*RI*, p. 82), à quelques exceptions près :

À l'ouest du Continent, l'érosion côtière avait sévi pendant des décennies, effaçant ce qui avait été la côte atlantique [...]. Plus que partout ailleurs, les vagues y avaient avalé la terre [...] La superficie du Continent restait considérable, mais elle avait diminué et les terres englouties par les eaux avaient emporté dans leur noyade une partie des ressources agricoles (*RI*, p. 18).

La question contemporaine du changement climatique est inévitablement à l'arrière-plan de cette projection dans le futur ; mais, là encore, la représentation littéraire donne une image renversée des flux migratoires, en présentant l'Afrique comme un territoire relativement protégé : l'utopie de Léonora Miano se fonde donc bien sur le principe du « monde à l'envers », défini par Anthony Mangeon comme « une situation inversée transportée

dans une temporalité fictive ou dans une historicité alternative – que ces dernières relèvent d’ailleurs du passé, du présent ou du futur »<sup>19</sup>. Un tel renversement pourrait contribuer à renforcer la tendance dystopique, en mettant l’accent sur les dangers et les menaces qui affectent immédiatement notre monde. Anthony Mangeon va même plus loin en voyant, dans les aspects les plus utopiques de l’ouvrage, le spectre d’une menace quasiment totalitaire : analysant les options narratologiques retenues par Léonora Miano, il montre comment *Rouge impératrice* « développe [...] une conception unanimiste de la pensée africaine », où il n’y a guère de place pour la contestation, mais aussi un modèle de société moins ouvert qu’il n’y paraît au premier abord, puisqu’il favorise « un discours expressément négatif à l’égard de schèmes relationnels minoritaires, qualifiés à plusieurs reprises de “déviations” »<sup>20</sup>. Le rêve, dans ce cas, tourne résolument au cauchemar, notamment pour les personnages marginalisés en raison de leurs préférences sexuelles. Ainsi le roman se révèle-t-il susceptible de susciter deux lectures absolument inverses. En prêtant attention aux voix narratives et aux destinées des personnages secondaires examinés par Anthony Mangeon, on verra percer sous l’utopie la menace d’un régime autoritaire qui favorise, si ce n’est impose, une énonciation monologique et une sexualité étroitement normée. En choisissant à l’inverse de lire *Rouge impératrice* comme une illustration des propositions de Felwine Sarr, on retiendra que le Katiopa s’affirme comme une puissance sûre d’elle-même, de son histoire et de la perception de ses forces, en dépit des difficultés auxquelles elle se trouve confrontée.

## Pour un dépassement des oppositions

*Rouge impératrice* se trouve donc au croisement entre l’utopie et la dystopie, au point de pouvoir donner lieu à des lectures diamétralement opposées. D’un côté, la romancière nous présente la vision afrotopique de la construction du Katiopa unifié ; d’un autre, l’orage gronde, le pouvoir se durcit, les crises politiques internes et les exodes de masse bouleversent les aspirations à l’unification du Continent. Est-il possible de sortir de l’ambiguïté et de défier la logique de l’opposition générique entre utopie et dystopie ? J’avancerai que l’ouvrage de Léonora Miano nous invite à nous « projeter dans des sociétés alternatives, ou dans ce que le chercheur Yannick Rumpala appelle des prototypes ou plutôt des “prototopies” de nos futurs »<sup>21</sup>, pour reprendre ici les termes d’Ariel Kyrou. Pour Yannick Rumpala, la prototopie se définit en effet comme un « espace exploratoire,

---

<sup>19</sup> MANGEON (A.), *L’Afrique au futur...*, *op. cit.*, p. 121.

<sup>20</sup> MANGEON (A.), *L’Afrique au futur...*, *op. cit.*, p. 178-179.

<sup>21</sup> KYROU (A.), « La science-fiction dans les paradoxes de l’utopie », *art. cit.*, p. 74-77.

pour justement insister sur ces dimensions d'ouverture et en faire un point de départ pour une saisie plus heuristique du futur fictionnalisé »<sup>22</sup>.

De la rencontre entre l'utopie et la dystopie émergent dès lors des réflexions qui portent à la fois sur le futur et le présent, et qui pourraient nous aider à trouver des réponses aux crises politiques, sociales ou climatiques que nous traversons actuellement. Cette « prototopie », pour adopter le vocabulaire de Yannick Rumpala, serait capable d'ouvrir l'« espace de possibles »<sup>23</sup> que Felwine Sarr appelle de ses vœux. Yannick Rumpala propose en effet un nouvel axe pour étudier les œuvres d'anticipation et de science-fiction<sup>24</sup>, en se fondant sur la définition des « lignes de fuite » de Gilles Deleuze pour orienter sa pensée. Le critique avance ainsi que la catégorie de création artistique (littéraire ou cinématographique) à laquelle nous pouvons rattacher *Rouge impératrice* n'a pas pour but de « construire un modèle ou un contre-modèle »<sup>25</sup> du système actuel ; comme Felwine Sarr décrivant l'Afrotopos et les enjeux du futur sur le continent africain, Yannick Rumpala prône un dépassement de l'opposition entre utopie et dystopie :

Si une créativité s'exerce, c'est pour refaire le monde. Ou plutôt refaire *un* monde. Montrer ou témoigner que d'autres possibilités, d'autres schémas sont accessibles à la pensée. Des lignes de fuite peuvent ainsi s'esquisser parce que les représentations de science-fiction élargissent la gamme des possibles par une incursion temporaire dans des contrées ou des situations imaginaires, et surtout donnent une substance (potentiellement signifiante) à ces possibles<sup>26</sup>.

Que deviendrait le monde, aujourd'hui, si un gouvernement panafricain décidait d'enclencher une « reprise des terres »<sup>27</sup> ? Que deviendraient nos sociétés si le Grand Remplacement avait eu lieu ? Qu'advierait-il de notre fonctionnement politique si la Corée du Nord lançait une bombe sur New York ? Les « lignes de fuite » esquissées par Yannick Rumpala sont autant de portes ouvertes sur des alternatives à envisager. De même, Léonora Miano propose un chemin alternatif, qui fait la force de sa production littéraire, sans jamais trancher entre utopie et dystopie. Quelle que soit l'interprétation choisie, force est de constater que *Rouge impératrice* invite le lecteur à reprendre la réflexion sur les alternatives au modèle hégémonique occidental, en « panne de projet de

<sup>22</sup> RUMPALA (Yannick), *Hors des décombres du monde : écologie, science-fiction et éthique du futur*. Ceyzérieu : Champ Vallon, coll. L'environnement a une histoire, 2018, 263 p ; p. 84.

<sup>23</sup> SARR (F.), *Afrotopia*, *op. cit.*, p. 14.

<sup>24</sup> RUMPALA (Y.), *Hors des décombres du monde...*, *op. cit.*, p. 185.

<sup>25</sup> RUMPALA (Y.), *Hors des décombres du monde...*, *op. cit.*, p. 185.

<sup>26</sup> RUMPALA (Y.), *Hors des décombres du monde...*, *op. cit.*, p. 185 ; l'auteur souligne.

<sup>27</sup> Dans le roman de Léonora Miano, ce phénomène intervient notamment entre la Première Chimurenga et la Deuxième Chimurenga, qui marquent deux étapes successives dans la construction du Katiopa unifié (*RI*, p. 207).

civilisation »<sup>28</sup>, selon les mots de l'économiste Felwine Sarr. Selon une perspective afro-optimiste, l'Afrotopia serait en mesure de proposer un autre chemin pour envisager le vivre-ensemble et de

réarticuler les relations entre les différents ordres (le culturel, le social, l'économique, le politique) en créant un nouvel espace de significations et en ordonnant une nouvelle échelle des valeurs, fondée cette fois sur ses propres cultures et ses fécondes onto-mythologies. Il s'agit ainsi de construire des sociétés qui font sens pour ceux qui les habitent – contre la marée des ressentiments, de prendre le large<sup>29</sup>.

Ainsi le gouvernement de Katiopa se donne-t-il pour mission de retrouver la vérité profonde du Continent et de ses habitants : « Il s'agissait de restituer au Continent sa vision des choses et son rythme propre [...] Il fallait donc se réinventer [...] » (*RI*, p. 97). L'objectif n'est plus de combattre un modèle, ni de proposer son contraire, mais d'en inventer un ou plusieurs, en trouvant une harmonie fertile entre le passé, le présent et le futur grâce à ses propres besoins et conceptions<sup>30</sup>.

Le rapprochement entre le roman de Léonora Miano et l'essai de Felwine Sarr paraît à cet égard singulièrement heuristique : si l'utopie est un « caméléon », c'est avec le patchwork qui tient lieu de couverture à *Afrotopia* qu'elle entend ici s'accorder. Chacune à leur façon, les deux œuvres se veulent en effet productrices de « manières de passer du potentiel à ses actualisations multiples »<sup>31</sup>, ou encore d'enclencher un nouveau mode de réflexion et de réengager les ressources de l'imaginaire pour trouver des alternatives aux modèles hégémoniques déficients qui sont en vigueur. *Rouge impératrice* et *Afrotopia* soulignent ainsi de concert l'importance du « processus de création du réel »<sup>32</sup> qui a lieu actuellement sur le continent africain. Émeline Baudet, spécialiste d'écopoétique, insiste notamment sur l'importance de l'interpénétration entre l'espace urbain et celui de la nature. En végétalisant sa *kitenta* (comprenons sa capitale), Mbanza, le Katiopa proposerait une nouvelle forme de lien social, solidaire et, par-dessus tout, écologique, matérialisé dans ses deux grands parcs : le « jardin de nos mères » et « la vallée de nos pères » (*RI*, p. 60) révèlent une relation apaisée avec le passé de la déportation transatlantique. La valeur historique de ces parcs n'enchaîne pas le Katiopa dans un passé immobile, mais permet de continuer à vivre dans ces espaces de mémoire, où il est possible de se promener ainsi que de pique-niquer (*RI*, p. 60). On encourage également les Katiopiens à communiquer avec leurs ascendants

---

<sup>28</sup> SARR (F.), *Afrotopia*, op. cit., p. 27.

<sup>29</sup> SARR (F.), *Afrotopia*, op. cit., p. 27-28.

<sup>30</sup> MIANO (L.) « De quoi Afrique est-il le nom ? », art. cit., p. 114.

<sup>31</sup> MBEMBE (Achille), SARR (F.), « Avant-propos », in : MBEMBE (A.), SARR (F.), dir., *Politique des temps : imaginer les devenirs africains*, op. cit., p. 7-10 ; p. 10.

<sup>32</sup> SARR (F.), « Rouvrir les futurs », in : MBEMBE (A.), SARR (F.), dir., *Politique des temps : imaginer les devenirs africains*, op. cit., p. 177-187 ; p. 185.

en étreignant un grand arbre, exposant de cette manière une « relationalité écologique »<sup>33</sup>, au sens où la définit Émeline Baudet : ce faisant, les citoyens de l'utopie célèbrent l'histoire du continent et proposent une autre manière d'« habiter » le monde. Enfin, une vision entièrement afro-optimiste gagera que les écrits de Léonora Miano et de Felwine Sarr sont en mesure de proposer une remise en question des dichotomies (bien / mal, utopie / dystopie) : leur refus d'adhérer aux modèles économiques et à l'ordre épistémologique dominants en Europe présenterait une alternative possible, pour un monde déseuropéanisé et panafricain.

Mélissa BUECHER-NELSON<sup>34</sup>

---

<sup>33</sup> BAUDET (Émeline), *Lire et écrire un monde délié : poétiques africaines d'une gouvernance écologique*. Thèse de doctorat en littérature générale et comparée, soutenue sous la direction de Xavier Garnier, à l'Université Sorbonne Nouvelle le 16 décembre 2020, 470 p. ; p. 408-409 ; en ligne : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-03474151/document> (c. le 27-11-2022).

<sup>34</sup> Johannes Gutenberg-Universität, Mayence.